

Les 22, 23, 24 novembre 2016

Journées Benelux / Grande Région

Dans un monde en crises,  
l'éducation à l'environnement  
comme levier de changement?



## MARDI 22 NOVEMBRE

---

### Table ronde

Raphael Stevens : On m'a demandé ce qui s'effondrait : est-ce l'humanité, l'ensemble du vivant, le système industriel ?

C'est en tout cas le système industriel, à la lecture de milliers d'articles scientifiques. Le développement durable tel qu'il est aujourd'hui est une impasse. On doit recréer un nouveau système. La question du risque : on parle du risque climatique, que les assureurs évaluent avec des outils. Le problème c'est qu'on utilise des vieux outils conçu pour des risques simples, alors que le risque de changement climatique est extrêmement complexe, il porte en lui un risque d'extinction. Il faut changer de mode de pensée et d'outils pour analyser ce type de risques qui n'existait pas auparavant. Ces autres outils existent, il faut s'en saisir. Sortir de cette idée qu'on peut tout contrôler et tout maîtriser. Si on fait une modification à un endroit du système, ça a un impact à un autre endroit.

V. Wattelet : **Comment intégrer l'émotionnel chez l'acteur de l'éducation, et pas seulement chez les participants. Il faut intégrer les émotions, garder le doute, nuancer les propos. Transmettre aussi la confiance en l'avenir, le changement ne sera pas que négatif. Comment j'amène à la fois de la confiance et de l'insécurité ?**

Q. Vernier : Dans tout processus éducatif, le degré d'incertitude est immense. La question du doute, de l'imprévisible dans chaque acte que l'on pose, elle est là en permanence. On plante des graines mais on ne sait pas ce que ça va donner. La question de l'humilité et du lâcher prise est intrinsèque à l'acte éducatif. Cela fait bien longtemps qu'on a lâché la posture du « maître qui sait ». Ce qui est fortement insécurisant c'est le sentiment d'impuissance, d'où l'importance de souligner la capacité d'agir.

Jean-Philippe : sur la question de l'incertitude, je crois que pouvoir montrer ses failles, de ne pas être dans une posture de toute puissance ou toute connaissance, nous met dans une posture d'être humain, on se met à la hauteur de nos publics, on est dans le même bateau. C'est mobilisant pour nos publics qu'on soit avec eux dans le même bateau, aussi avec ses failles. Ça peut être mobilisateur, du coup on cherche ensemble, réellement. C'est tout aussi efficace que d'arriver avec quelque chose de tout fait. Si on parle de stratégies pédagogiques, je crois que c'est plus efficace de montrer que l'on n'est pas sûr.

Raphael Stevens : "un problème complexe n'est pas un problème compliqué ». On mélange souvent les deux termes. Quelque chose de compliqué c'est quand il y a beaucoup de parties mais qu'on connaît comment elle sont assemblées : ex : la construction d'un avion. Un problème complexe, c'est

quand il y a des interactions entre les parties, il y a un comportement qui émerge, qui génère quelque chose de différent. C'est le  $1+1=3$ . Le comportement qui émerge est imprévisible, d'où l'incertitude que l'on a et la difficulté de gérer l'incertitude. Les scientifiques montrent qu'on a plusieurs modes de pensées. Il y a la logique cartésienne, le raisonnement cognitif rationnel, qui est bien dans le domaine du compliqué, mais pour le complexe il faut faire appel à un autre mode de raisonnement, qui est le raisonnement intuitif.

#### **Vision systémique, intelligences multiples :**

Jean-Philippe : s'assurer que dans le discours on fait appel à différents aspects: environnemental, social, économique, politique, philosophique, poétique... à multiplier les aspects on a plus de chance d'être systémique. Tant mieux si on multiplie aussi les points de vues. Tant mieux si on intègre aussi les effets du temps : pensait-on la même chose au siècle passé ? Est-ce que l'évolution historique longue et moins longue ne nous apporte pas d'information ?

Les différentes formes d'intelligence : le cœur-tête-main, la méthode du cerveau global, ... nous fait varier les types d'apprentissages et permet de toucher la globalité de la personne

#### **Partir du point de vue de chacun : quelle est la place du vécu et du sensible, des émotions ? Comment, à partir de là, penser *out of the box*, ne plus faire plus de la même chose ?**

R. Stevens : partir de la carte du monde de chacun, cela pose la question de savoir comment mettre en place un processus de déconstruction puis de reconstruction, tout en respectant les personnes en face de moi ? Cela passe par la relation éducative qui se tisse entre celui qui induit et celui qui reçoit, où les apprenants sont incubateurs de savoirs. La place de l'intelligence émotionnelle et relationnelle est à travailler et à ciseler finement. Cela fait peur en matière de pédagogie, car ce n'est pas cartésien du tout, ça tient plus de la qualité d'être que de la qualité de faire.

Jean-Philippe : c'est en effet essentiel. Il n'y a rien qui se passe sans confiance. Nous devons avoir confiance dans ce que nous mettons en place, même si on n'est pas certain. Il y a aussi beaucoup de choses qui se passent par l'implication dans un groupe. Le fait de faire partie d'un groupe fait du bien, on se sent reconnu par les autres, valorisé. C'est une identité positive, même si parfois en dehors du groupe elle n'est pas facile à assumer. J'ai besoin d'être dans la boîte de ce groupe qui pense hors de la boîte.

#### **La question du message simple, clair et positif : « qu'est-ce qui est sécurisant : le contenu ou la qualité du processus que l'on crée ? »**

R. Stevens : L'importance du storytelling dans la complexité. Mettre autre chose que la raison pour induire l'action. Il faut pouvoir raconter des histoires pour aborder la complexité. Transmettre de façon artistique permet de faire sens. Il faut faire rêver, par de belles histoires, des futurs souhaitables. L'intuition est un mode cognitif complémentaire à la raison. Elle permet d'avoir une idée du futur. L'émotion, elle, fait partie du présent. Il faut l'accueillir, même si l'impuissance, la peur et la colère sont difficiles à gérer et aborder. Ne pas les mettre sous le tapis. On peut faire le parallèle avec le processus de deuil : déni, impuissance,...

Jean-Philippe : qu'est-ce que nous sommes prêts à accepter de la carte du monde des personnes que nous rencontrons ? Leur donnons-nous le droit de n'en avoir rien à faire de ce dont nous parlons aujourd'hui ? Je me dis qu'on a aussi comme rôle de soigner les personnes qu'on rencontre, si c'est pour les rendre encore plus mal, à quoi bon ? Soignons nos relations sinon on arrivera à rien.